

# Réflexions sur les manifestations plastiques de l'héraldique au sein de quelques sources historiographiques de l'Occident médiéval (XII<sup>e</sup>- début XVI<sup>e</sup> s.)

Alexandre Grosjean

Unité de Recherche 4030 HLLI, Université du Littoral Côte d'Opale- Dunkerque  

<https://dx.doi.org/10.5209/eiko.96634>

Recibido: 24 de junio de 2024 • Aceptado: 2 de septiembre de 2024 • Publicado: 1 de enero de 2025

**Résumé:** Cet article se propose d'étudier les motivations ayant poussé les chroniqueurs médiévaux à mettre en avant les images montrant les supports de l'héraldique. Ce travail est une série de réflexions plutôt qu'une synthèse sur le sujet, faute de pouvoir envisager l'ensemble des sources disponibles. Les supports de l'image héraldique décrits permettent de mettre en avant différentes thématiques, depuis le caractère utilitaire de ces supports jusqu'à la valeur politique qu'ils permettent de donner à l'héraldique. Cependant, l'analyse de ces descriptions montre les limites d'interprétation résultantes des contraintes et des méthodes de travail des historiens du Moyen Âge. La conclusion met en avant la difficulté de statuer sur une image stable et fiable de ces supports pour l'historien d'aujourd'hui.

**Mots-clés:** Supports de l'héraldique ; Chroniques médiévales ; L'image par le texte ; Image et Histoire ; Sources occidentales ; Europe occidentale.

## ENG **Thoughts on the Heraldry Supports within some Historical Sources from the Medieval West (12th-early 16th centuries)**

**Abstract:** This article discusses the motivations of medieval chroniclers to describe the heraldry image supports into their historical works. Due to the hardness to investigate on exhaustive materials, this article is rather a compilation of thoughts than a definitive study. The different themes of the image supports are showed and discussed, from the usefulness of this kind of image supports for identification of historical characters to the ability to give an image of political power. The real limits of these occurrences are highlighted and linked to the historian influences and various ways of working. A conclusion explains theses influences prevent to give directly simple reality of facts and force to be cautious with this kind of representation.

**Keywords:** Heraldic supports; Medieval Chronicles; Image by text; Image and History; Western Sources; Western Europe.

**Summary:** 1. Introduction : les supports de l'héraldique et l'histoire 2. Pourquoi et comment un historien médiéval choisit-il de deviser des supports de l'héraldique ? 2.1 L'identification utilitaire par l'héraldique 2.2 Montrer la noblesse et la puissance du lignage 2.3 Montrer l'avatar héraldique 2.4 Montrer ce qui sort de l'ordinaire 2.5 Montrer la puissance symbolique du prince 2.6 Montrer l'autorité et la légitimité du prince 2.7 Montrer les liens diplomatiques ou d'amitié 2.8 Montrer les revendications politiques et leur accomplissement 3. Les pièges de la transcription 3.1 les manques de la description 3.2 Le rôle de la documentation 3.3 Une iconographie tardive et aveuglante 3.4 Une historiographie aveuglante 3.4.1 Une dramatisation de l'histoire 3.4.2 Héraldique matérielle ou immatérielle ? 3.4.3 Appétence ou non appétence du chroniqueur pour l'héraldique ? 3.5 Historiographie et Iconographie : une association aveuglante ? 4. Eléments conclusifs

**Cómo citar:** Grosjean, Alexandre. " Réflexions sur les manifestations plastiques de l'héraldique au sein de quelques sources historiographiques de l'Occident médiéval (XII<sup>e</sup>- début XVI<sup>e</sup> s.)". En *Heráldica: un sistema de comunicación visual en renovación entre la Edad Media y la actualidad*, editado por Miguel Metelo de Seixas. Monográfico temático. *Eikón Imago* 14 (2025), e96634. <https://dx.doi.org/10.5209/eiko.96634>.

## 1. Introduction: les supports de l'héraldique et l'histoire

L'héraldique médiévale et occidentale a ceci de singulier qu'elle est née dans une société en pleine mutation quant à ses usages et sa communication. A partir du XII<sup>e</sup> siècle, des changements s'opèrent, d'abord avec un encellulement des hommes exigeant une identification individuelle ou collective par le biais d'éléments plastiques, comme les pièces du vêtement, les sceaux (*sigilla*) ou les équipements de guerre (*vexillum, scutum*), et ensuite avec le passage d'un monde autrefois dominé par la puissance de l'oralité vers celui où ce qui était vu et ce qui était dit devait être consigné par l'écrit, et plus seulement dans la langue latine des savants<sup>1</sup>. C'est dans ce contexte que se développent les signes emblématiques comme les armoiries, avec leur langue, le blason, et que commence à se diversifier en parallèle l'écriture vernaculaire de l'histoire. Il faut attendre le XIV<sup>e</sup> siècle pour qu'une science associée aux armoiries, l'héraldique, fasse son apparition.

Plusieurs études récentes ont mis en avant l'importance des supports de l'héraldique afin de réaliser pleinement l'examen de cette dernière<sup>2</sup>. La particularité de ces productions est l'utilisation d'éléments matériels d'origine médiévale encore disponibles pour une observation directe de la part des chercheurs. L'ouverture de ce volume d'*Eikon//Imago* aux productions transdisciplinaires sur les manifestations plastiques de l'héraldique nous donne l'occasion de questionner des sources historiographiques médiévales quant à leur rapport au réel et à leurs différentes stratégies discursives concernant le rôle de l'héraldique.

Dans cette optique, nous souhaitons interroger l'historien médiéval sur ses motivations à mettre en exergue les manifestations plastiques de l'héraldique et ainsi déterminer la place, le rôle et la réalité des armoiries dans le récit historique, du XII<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'invitation à apprécier notre contribution comme une série de réflexions plutôt que comme un arrêt définitif sur le sujet provient de deux difficultés : la première est que l'on ne peut prétendre à l'exhaustivité pour ce type de sources. La seconde, liée à notre objectif de mettre en évidence la pertinence de l'écrit face à l'image dans leur rapport commun à la réalité, exige d'exclure volontairement toute iconicité du texte et de ne faire appel à l'iconographie sur manuscrit que dans un rapport argumentatif et comparatif<sup>3</sup>.

Nous avons naturellement dû faire des choix quant aux sources retenues et à leur exploitation. Il nous est apparu nécessaire de privilégier la chronique, genre historique de référence au Moyen Âge, tout en nous laissant la liberté de faire intervenir ponctuellement d'autres genres historiographiques afin de fournir une démarche comparative sur le sujet. Géographiquement parlant, une grande partie des sources mobilisées provient des foyers ayant hébergé le développement de l'héraldique, et correspondant peu ou prou à l'Europe occidentale, quand bien même les sources en français sont, de loin, les plus nombreuses. Enfin, nous avons tenté d'obtenir un échantillon suffisant de sources pour l'ensemble de la période étudiée, ceci afin de ne pas perdre le fil de ces manifestations plastiques à travers le temps.

Ce faisant, nous nous proposons de réaliser une étude en deux temps, le premier consacré à établir un panorama de situations traitées historiquement et qui font intervenir les supports de l'héraldique, pour nous interroger dans un deuxième temps sur les pièges des interprétations réalisables à partir des chroniques médiévales et de proposer quelques aspects conclusifs permettant à ces réflexions d'aboutir à une meilleure compréhension de cette transcription de l'image par l'histoire racontée du Moyen Âge.

## 2. Pourquoi et comment un historien médiéval choisit-il de décrire les supports de l'héraldique?

Pour commencer, les sources écrites ne possèdent pas l'antériorité pour attester de l'apparition, voire de la diffusion des armoiries. S'il est indubitable que l'histoire écrite en langue vulgaire et les débuts de ce nouveau mode de communication qu'est l'héraldique naissent au même moment, à l'extérieur du monde religieux, l'exemple des sceaux armoriés, parmi les premiers éléments tangibles (c. 1130) à comporter des emblèmes de type héraldique, n'ont pas de résonnance au sein des relations écrites produites durant l'époque les ayant vu naître<sup>4</sup>. En ce qui concerne les bannières, les écus et les livrées, les chroniques relatant l'expédition de la première croisade n'évoquent que des signes pré-héraldiques permettant simplement de distinguer les hommes suivant des couleurs attribuées aux chefs normands, lorrains et flamands<sup>5</sup>.

La recherche d'objets de nature héraldique dans les récits historiographiques une fois celle-ci devenue un code comportant d'autres objets que la couleur seule, exige de consulter les productions écrites du XIII<sup>e</sup> siècle.

### 2.1. L'identification utilitaire par l'héraldique

Au sein du corpus rassemblé, la première mention d'un blasonnement sur support se situe en effet dans une chronique anonyme du XIII<sup>e</sup> siècle, rédigée

<sup>1</sup> Michel Pastoureau, *Histoire symbolique du Moyen Âge occidental* (Paris : Seuil, 2004), 220 ; Bernard Guenée, "Histoire", in *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, éd. Jacques Le Goff, Jean-Claude Schmitt (Paris : Fayard, 1999), 483-496 ici 487 ; Laurent Hablot, "Héraldique", in *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, éd. Florian Mazel (Paris : Seuil, 2021), 763-770.

<sup>2</sup> Citons par exemple les productions suivantes : Torsten Hiltmann, "L'héraldique dans l'espace domestique, perspectives historiques sur les armoiries et le décor héraldique dans l'espace profane (espace germanique, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)", in *Le Moyen Âge*, CXXIII (2017), 527-570 ; Laurent Hablot, *Manuel de héraldique emblématique médiévale* (Tours, PUFR, 2019), 17 ; *Heraldry in Medieval and Early Modern State Rooms*, éd. Torsten Hiltmann, Miguel Metelo de Seixas (Ostfildern: Thorbecke, 2020).

<sup>3</sup> Nous appelons "iconicité du texte" l'analyse esthétique de l'écriture manuscrite médiévale.

<sup>4</sup> Jean-François Nieuw, "L'invention des armoiries en contexte. Haute aristocratie, identités familiales et culture chevaleresque entre France et Angleterre, 1100-1160". In *Journal des savants* (2017), 93-155. En parallèle des sceaux, la production de la première œuvre historiographique en français est l'*Estoire des Engleis*, de Geiffrei Gaimar, et est datée de 1135 environ.

<sup>5</sup> Robert W. Jones, *Blooded Banners, Martial Display on the Medieval Battlefield* (Woodbridge: The Boydell Press, 2010), 27.

en prose et en langue française, et faisant mention des armoiries du roi *Ferrant* d'Espagne (Ferdinand II ?), et de Richard 1<sup>er</sup> d'Angleterre (1157-1199), lors d'un affrontement courtois du XII<sup>e</sup> siècle, sans doute fictif, à propos de l'autorité sur la Guyenne :

*Quant li roys d'Espaigne s'oï ensi clamer trai-  
teur, si ne l'en fu pas bel, et fier cheval des es-  
perons, et s'en va chele part cui li rois Richars  
estoit, et joinst l'escu au col qui estoit de sinople  
à III castiaus d'or, qui senefie qu'il estoit roys de  
Castele, et tint la lanche droite, et meut au roy  
Richart, et li roys Richars à lui, qui estoit armés  
d'unes armes à III lups d'or passans, et tint le  
lanche baissie, et muet au roi d'Espaigne<sup>6</sup>.*

L'auteur de cette chronique nous étant inconnu, la fiabilité historique de ses informations s'avère difficilement cernable. Il existe une iconographie concernant le roi Ferdinand II (1137-1188), qui fut régent de Castille durant la minorité d'Alphonse VIII (1155-1214), le présentant à cheval, la lance sous l'aisselle, prêt à éperonner, et son bouclier est armorié mais pas de la façon décrite dans la chronique puisqu'il la figure représenterait plutôt un lion rampant<sup>7</sup>. L'emploi de la forme verbale "senefie" traduit pour sa part une finalité pédagogique et identificatoire au blasonnement fourni.

On retrouve cette finalité dans une source contemporaine de la précédente mais possédant davantage de crédit historiographique, les *Gesta Philippi Augusti*. Elles furent rédigées au sein de l'abbaye de Saint-Denis par le moine Rigord (1145 ou 1150 – c. 1209) puis continuées à partir de 1209 par Guillaume le Breton (c.1165-1225), et désignent la bannière de Philippe Auguste (1165-1223) : "signum regale, vexillum videlicet floribus lillorum distinctum"<sup>8</sup>. Il s'agissait alors de distinguer la bannière dite de Saint-Denis ("vexillum beati Dionysii"), à savoir l'Oriflamme, de la bannière royale, celle frappée des fleurs de lis, et ce, en plein récit de la bataille de Bouvines (27 juillet 1214)<sup>9</sup>.

Cette distinction s'avérait sans doute nécessaire dans le cadre de l'utilisation de cette bannière royale encore novatrice, puisque, comme nous l'apprend le moine de l'abbaye anglaise de Saint-Albans, Mathieu Paris (c. 1200-1259), l'Oriflamme de couleur rouge sert toujours, au cours de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, à reconnaître les Français et leur roi sur un champ de bataille, comme en témoigne son récit de la bataille de Taillebourg (21 juillet 1242) entre Louis

IX et Henri III : "Manc autem facto, ecce nostri Angli viderunt oloflammam regis Francorum"<sup>10</sup>.

Ces premiers relevés confirment l'apport utilitaire du blasonnement servant d'identification sur le champ de bataille pour les chefs de guerre, dès les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles<sup>11</sup>. Cela donne l'occasion au chroniqueur de désigner par l'image de l'écu ou de la bannière un haut personnage dans l'histoire qu'il narre et de montrer que si l'auteur n'a pas d'appétence particulière pour ce système de signes, l'héraldique qu'il décrit avec son support doit posséder une fonction particulière devant servir son récit.

## 2.2. Montrer la noblesse et la puissance du lignage

Outre la fonction utilitaire devant désigner les chefs de guerre et les rois, les supports peints ont eu pour fonction, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, de fournir une sorte de noblesse à l'identité et au lignage des personnages mentionnés dans la narration historique. La *Vie de Saint-Louis* rédigée par Jean de Joinville (1224-1317), sénéchal de Champagne, évoque un fait où l'héraldique est décrite depuis des supports différents.

Le 5 juin 1249, Louis IX et ses troupes débarquent à Damiette, en Egypte, lors du déroulement de la septième croisade. Jean de Joinville, proche du roi et futur biographe de ce dernier, saute dans l'eau à l'approche du rivage et jette un œil sur ce qui l'entoure. C'est là qu'il voit s'approcher le navire du comte de Jaffa à sa gauche, avec 300 rameurs portant des targes armoriées dont il reconnaît la noblesse et le prestige :

*"Ce fut cel, qui plus noblement ariva sa galie [qui] ariva toute peinte dedens mer et dehors a escussiaus de ses armes, les quelles armes sont d'or a une croix de gueules patee : il avoit bien trois cens nageours en sa galie, et à chasun de ses nageours avoit une targe de ses armes, et à chascune targe avoit un pennoncel de ses armes batu à or"<sup>12</sup>.*

En plus du fait qu'il s'agissait là de mettre en évidence un membre de son propre lignage (Le comte de Jaffa, Jean d'Ibelin, était cousin germain du comte de Montbéliard, lui-même du lignage de Joinville), l'auteur nous fait part d'une perception du XIII<sup>e</sup> siècle où la puissance du noble est intimement liée à sa capacité à faire se manifester ses armoiries en nombre et sur des supports variés.

Jean Lefèvre de Saint-Rémy (1396-1468), roi d'armes de la Toison d'or, nous rapporte depuis sa documentation qu'au repas donné par Jean I<sup>er</sup> de Portugal (1357-1433) pour le mariage de son fils Edouard avec l'infante d'Aragon à la fin de l'année 1428, défilèrent un certain nombre de "metz et entremetz" dont un entremets où des oiseaux portant les armoiries des royaumes représentés par les futurs époux circulèrent devant les princes et princesses assemblés à table :

<sup>6</sup> Recueil des Chroniques de Flandres, éd. Joseph-Jean de Smedt, 4 vols., (Bruxelles : Académie royale d'Histoire, 1837-1865), t. 3, 575-687, ici 609.

<sup>7</sup> Il s'agit de l'iconographie du f° 44 r° du *Tumbo A*, autrement dit, d'un livre de registre inséré dans les archives de la cathédrale Saint-Jacques-de-Compostelle, semblant dater de 1159. Cf. *Galicia, Heráldica, Genealógica y Nobiliaria*, t. LIV, *Baja Edad Media*, éd. María Del Mar Pérez Negreira (La Corogne: Hecules de Ediciones, 2008), 62-64.

<sup>8</sup> "Gesta Philippi Augusti (Guillelmi Armorici Liber)", in *Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton*, 2 vols. (Paris : SHF, 1832-1835), t. 1, 281. Cette occurrence a été préalablement mise en exergue dans l'article suivant : Laurent Hablot, "Sous les fleurs de lis, l'utilisation des armoiries royales comme outil de gouvernement de Philippe Auguste aux derniers capétiens directs", in *Convaincre et persuader, communication et propagande aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, éd. Martin Aurell (Poitiers : CESCM, 2007), 615-648, ici 619, n. 14.

<sup>9</sup> "Gesta Philippi Augusti (Guillelmi Armorici Liber)", 282.

<sup>10</sup> Matthei Parisiensis, *Cronica Majora*, éd. Henri Richards Luard, 7 vols. (Londres: Longman, 1872-1883), t. 4, 210.

<sup>11</sup> Laurent Hablot, "Revêtir l'armoirie, les vêtements héraldiques au Moyen Age, mythes et réalités", in *Espacio, Tiempo y Forma*, 6 (2018), 55-88, ici 63.

<sup>12</sup> Jean de Joinville, *Vie de Saint-Louis*, éd. Jacques Monfrin (Paris : Classiques jaunes, 2019), 76-78.

*“Et quant au regard des metz et entremetz, pavons et aultres oyseaux revestus et armoyez, entre lesquelz y eult v bannieres de cinq royaulmes : premiers d’Angleterre, de Castille [, de Portingal] et de Navarre, et d’Aragon ; puis, sonnèrent pluseurs trompettes et ménestreux”<sup>13</sup>.*

Cette union représentait en effet bien plus qu'une alliance matrimoniale entre Aragon et Portugal, puisqu'il signifiait du point de vue du sang l'unification de branches prestigieuses des familles princières européennes<sup>14</sup>. Ici, le prestige social et le caractère mondain du mariage est renforcé par la symbolique héraldique déployée par des oiseaux dont le paon, renvoyant au panache.

Les questions de lignage chevaleresque ont été dignes de figurer dans la *Chronique* de Georges Chastelain (1415 ?-1475), historien officiel des ducs de Bourgogne Philippe le Bon (1396-1467) et Charles le Travaillant (1433-1477) car la cour de Bourgogne était friande des rituels qui y étaient attachés. Le 9 juin 1452, le seigneur de Sains, Louis de la Vieuville, doit relever bannière, autrement dit, demander à son seigneur lige de le faire chevalier banneret, lui permettant de retrouver le droit de ban et de marcher dans un ost féodal derrière sa bannière. Louis de la Vieuville se présente alors devant le duc Philippe et le roi d'armes de la Toison d'or, Jean Lefèvre de Saint-Rémy, ce dernier fournissant un couteau au duc, qui utilise l'instrument à découper le pennon armorié et triangulaire attaché à la lance de la Vieuville de sorte à lui donner une forme carrée, c'est-à-dire celle d'une bannière<sup>15</sup>. L'opération est ici non seulement importante pour comprendre ce type de rite militaire mais également pertinente pour montrer que l'altération du support des armoiries amène à un changement de fonction pour le nouveau banneret, désormais autorisé à mener des troupes sous sa bannière.

Dans les chroniques, les supports ont toujours une importance singulière dans l'organisation des tableaux vivants mis en scène par les échevins ou l'autorité religieuse, et possédant une place signifiante lorsque le lignage (familial ou territorial) est en jeu. Celui qui est organisé par les autorités parisiennes pour le jeune Henri VI (1421-1471) lors de sa joyeuse entrée de 1431, notamment sa traversée de la porte du Châtelet, va assez loin dans le message politique. Des acteurs y sont déguisés en grands feudataires des royaumes de France et d'Angleterre, chacun vêtu d'une cotte représentant les armoiries respectives de son personnage et présentant les écus des deux royaumes à un jeune garçon de dix ans, figurant Henri VI, lui-même habillé d'une tunique d'azur semé de fleurs de lis avec deux couronnes (celles de saint-Louis et d'Edouard le Confesseur) sur sa tête<sup>16</sup>. Ce

sont ici symboliquement le matériel héraldique porté et la présence des deux couronnes qui transforment l'enfant-roi en incarnation de cette union dynastique et nationale.

La puissance du lignage est aussi symboliquement déterminée par le nombre et la qualité des supports héraldiques lors des services funèbres rapportés du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Ceux de deux proches du roi Louis XII (1462-1515), le comte de Montpensier, Louis de Bourbon (septembre 1501), et le comte de Ligny, Louis de Luxembourg (décembre 1503) relatés dans les pages de la chronique rédigée par Jean d'Auton (1466-1528) se déroulent tous deux dans l'église Saint-Jean de Lyon (Lyon étant le lieu de départ des expéditions italiennes du roi) ceinte d'un drap noir de velours, semé des armes de la famille du défunt, le tout entourant le corps apporté sous une chapelle de deuil, elle-même tendue du même drap noir semé des armes en question. D'Auton apporte néanmoins quelques précisions nous permettant d'apprécier des différences de traitement dues aux rangs et surtout, à la réputation des deux défunt, Louis de Bourbon ayant droit aux armes de Bourbon *“dont il estoit issu et portoit le nom”*, mais Louis de Luxembourg ayant pour sa part accès à un service incluant un *“drap d'or frisé de noir”* sur son corps et à des gentilshommes et serviteurs portant sa *“banière”*, son *“tymbre”* et son *“escu”*, recomposant un avatar héraldique et composite du défunt<sup>17</sup>.

### 2.3. Montrer l'avatar héraldique

L'association entre symbole héraldique et identité personnelle ou familiale progressant au sein des chroniques, le support héraldique a également eu pour fonction de servir de double physique à l'individu ou aux individus propriétaires des armoiries exposées<sup>18</sup>.

Le double armorié est un procédé employé et rapporté par les chroniques tout au long de la période médiévale. Il s'agit d'un procédé aujourd'hui assez bien connu, utilisé par le roi Jean II de France (1319-1364) à la bataille de Poitiers (1356) ou par le duc Philippe le Bon à la bataille de Mons-en-Vimeu (1421) et qui consiste pour le prince ou le chef de guerre à se dessaisir de ses supports héraldiques, comme sa bannière ou sa cotte d'armes, afin d'attirer sur un autre les forces ennemis<sup>19</sup>.

Un exemple précoce permet au moins d'en situer l'usage (même si l'épisode narré peut être lui-même sujet à caution) au XIII<sup>e</sup> siècle, date de composition de la chronique anonyme déjà rencontrée au début de nos relèvements. Il s'agit d'un chapitre montrant la fuite de Philippe Auguste, durant sa guerre contre

<sup>13</sup> *Chronique de Jean Le Févre, seigneur de Saint-Rémy*, éd. François Morand, 2 vols. (Paris : SHF, 1876-1881), ici t. 2, 155.

<sup>14</sup> Edouard étant fils de Jean de Portugal et de Philippa de Lancastre, et Éléonore d'Aragon étant la fille d'Éléonore de Castille et de Ferdinand I<sup>er</sup> d'Aragon, union à laquelle on associait celle célébrée trois ans auparavant entre Jean de Portugal et la reine Blanche de Navarre.

<sup>15</sup> *Œuvres de Georges Chastellain*, éd. Joseph Kervyn de Lettenhove, 8 vols. (Bruxelles: Heussner, 1863-1866), t. 2, 263.

<sup>16</sup> *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet en deux livres avec pièces justificatives : 1400-1444*, éd. Louis Douët-d'arcq, 6

vols. (Paris : SHF, 1857-1862), t. 5, 4 ; *Journal d'un Bourgeois de Paris, 1405-1449*, éd. Alexandre Tuetey (Paris : SHF, 1889), 276.

<sup>17</sup> *Chroniques de Louis XII par Jean d'Auton*, éd. René de Maulde la Clavière, 4 vols. (Paris : Renouard, 1889-1895), t. 2, 136 ; t. 3, 307-308. Sur le sujet, cf. Muriel Gaudé-Ferragu, *D'or et de cendres, la mort et les funérailles des princes dans le royaume de France, au bas Moyen Âge* (Villeneuve d'Ascq : PUS, 2005).

<sup>18</sup> Laurent Hablot, “*Ubi armæ Ibi princeps*”, Medieval Emblems as the Real Presence of the Prince”, in *Absentee Authority across Medieval Europe*, éd. Frédérique Lachaud, Michael A. Penman (Londres: Brills, 2017) 37-55.

<sup>19</sup> Pour ces deux exemples permettant de saisir le phénomène de “sosies héraldiques”, cf. Laurent Hablot, “Revêtir l'armoirie”, 62-63.

Richard Cœur de Lion pour la Normandie, où, poursuivi avec ses vassaux par l'avant-garde de Richard à cheval, le roi de France doit atteindre la ville de Gisors.

L'un de ses vassaux, Alain de Roussi prend alors les armoiries du roi Philippe (sans que nous en connaissons le support précis) et organise des barricades avec quelques autres pour ralentir l'avant-garde anglaise et ainsi sauver son roi. Lorsque Richard et ses hommes submergent les assiégés :

*"En le fin furent pris li roial, et en prist des qués qu'il vaut, et fu messire Alaius pris tous armés des armes du roy. Quant li roys Richars le voit, si li escrie : "En non Dieu, sire roys, or vous tieng-je" — "Chertes, dist mesire Alains, non faites ; ains tenés Alain de Roussi, un povre vavasseur" — "Qu'est che dyable, dist li rois, es-tu che Alain ? Je cuidoie, par saint Thomas tenir le cors le roy"*<sup>20</sup>.

Ce stratagème trompant la vue confère au support armorié une identité ; il en fait un double de son propriétaire, pouvant détourner les coups que celui-ci pourrait éventuellement recevoir.

L'historiographie médiévale rapporte en effet plusieurs cas où les supports d'armoiries ont été honorés, mais aussi manipulés, voire maltraités ou détruits en lieu et place de leur propriétaire humain<sup>21</sup>. L'exemple rapporté par Jean Froissart (1337-c.1405) du tabard de Hugues Despencer (c. 1288-1326), compagnon du roi Edouard II (1284-1327), que ses adversaires politiques font promener de villes en villes jusqu'au lieu d'exécution de son propriétaire, est révélateur de la place que la symbolique a pris dans l'identification à la personne, car le tabard est insulté et souillé de crachats à son passage par les foules, à l'instar de son possesseur<sup>22</sup>.

Ce type de maltraitance à l'armoirie se retrouve en Angleterre lors des échauffourées entourant la succession d'Edouard III (1312-1377) en 1377, où des panneaux en bois comprenant les armoiries peintes du duc de Lancastre sont promenés par le peuple dans les rues de Londres avec des mouvements du haut vers le bas, symbolisant sa chute espérée<sup>23</sup>.

Plus tard, la seule évocation des armes renversées (symbole de mort du propriétaire) de l'anti-pape Pierre de la Lune (sous le nom de Benoît XIII) sur la livrée des ambassadeurs pontificaux venus à Paris en 1408 par Enguerrand de Monstrelet (1390-1453), révèlera le sort que ses porteurs destinent à l'adversaire déclaré de Grégoire XII à Rome<sup>24</sup>.

Sur un plan uniquement littéraire, ce que dit la *Chronique de Pierre IV le Cérémonieux*, roi d'Aragon (1319-1387), de la bannière de Castille, jugeant son lion héraldique plein de vices, jouant sur l'image du lion biblique rejeté par les chrétiens, ne sert finalement qu'à toucher un véritable être de chair et de

sang, en la personne du roi Pierre 1<sup>er</sup> (dit "le Cruel") de Castille (1334-1369), afin d'en détourner les sujets aragonais :

*"Com Deus nos ha delliurat de la ma del rey de Castella qui era leo devorant per sa mal conditio e proprietat, et per son senyal, com en sa bandera fa leo ; e de la ma del ora qui es anomalous immunda e significa personnes envergoses e maliciose que per llur malicia se levaren contre Nos"*<sup>25</sup>.

Toucher l'objet armorié ou le déplacer, c'est toucher à l'honneur de son possesseur. Dans sa *Chronique des ducs de Brabant* réalisée sous la domination bourguignonne des Pays-Bas, le bruxellois Edmond de Dynter (c.1370-1449) rappelle la révolte flamande contre le roi de France, durant laquelle Godefroy de Brabant, seigneur d'Aerschot, connaît le déshonneur posthume de voir son bouclier armorié retiré de l'église Sainte-Gudule de Bruxelles pour avoir rallié le roi de France et être tombé à la bataille de Courtrai (11 juillet 1302)<sup>26</sup>.

Comme toute autre émanation du signe, la science des armoiries a pour elle la recherche par les membres de la société médiévale du sens du monde dans lequel ils vivent par la symbolique, de par un quotidien naturel non édulcoré et une proximité entre la vie et la mort différente de la nôtre<sup>27</sup>. Lorsque le fonctionnaire d'Arras Jacques du Clercq (1424-c.1501) rapporte un fait s'étant déroulé dans la salle du trône de Naples, celui du tabernacle peint aux armes couronnées d'Alphonse V le Magnanime (né en 1396) chutant brutalement huit jours et heure pour heure après la mort (27 juin 1458) du souverain aragonais, il ne fait là que refléter un pan de la mentalité médiévale du XV<sup>e</sup> siècle pour laquelle, après quatre siècles d'héraldique montrée aux manifestations de la noblesse, le support du signe est l'émanation et le souvenir de la personne défunte, même par le biais d'une interprétation suggérée comme sortant de l'ordinaire<sup>28</sup>.

## 2.4. Montrer ce qui sort de l'ordinaire

L'héraldique a beau se révéler un système de représentation efficace, la justification de sa présence au sein de chroniques peut aussi être subordonnée à la présence de supports hors du commun.

Le gigantisme de certains supports est en effet un excellent moyen de mettre en branle la plume de l'historien, sachant qu'il touchera là la capacité de recomposition visuelle de son public de réception. Par ailleurs, plus ce qui présenté est extraordinaire, plus le chroniqueur aura la volonté de détailler ce qui est vu pour prouver son existence aux lecteurs potentiels de son récit historique.

<sup>20</sup> *Recueil des Chroniques de Flandres*, t. 3, 605.

<sup>21</sup> Nous renvoyons les lecteurs aux nombreux travaux de Laurent Hablot sur le sujet.

<sup>22</sup> *Chroniques de Jean Froissart*, éd. Siméon Luce et alli, 11 vols., Paris, SHF, 1869-1899, ici t. 1 (2<sup>e</sup> partie), 33.

<sup>23</sup> *Chronicles of the Age of Chivalry, The Plantagenêt Dynasty from the Magna Carta to the Black Death*, Elizabeth Hallam (dir.), Hugh Trevor-Roper (New York, Avenel [New Jersey]: 1995), 278.

<sup>24</sup> *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, t. 1, 264-265.

<sup>25</sup> *Crónica del Rey Don Pedro IV, El Cерemonioso, por Del Punyalet*, éd. Antonio de Bofarull (Barcelone: Alberto Freixas, 1850), 21.

<sup>26</sup> *Chronique des ducs de Brabant par Edmond de Dynter*, éd. Pierre François Xavier de Ram, 3 vols. (Bruxelles: Académie royale de Belgique, 1854), t. 2, 478-479.

<sup>27</sup> Marc Bloch, *La Société féodale* (Paris : Albin Michel, 1973 [1939]), 116.

<sup>28</sup> *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, éd. Joseph Alexandre Buchon, (Paris : Panthéon Littéraire, 1838), 122.

Revenant du continent après sa victoire à Azincourt, Henri V (1386-1422) voit sa joyeuse entrée dans Londres organisée par le clergé de la ville le 23 novembre 1415, de manière grandiose. Les supports de l'héraldique sont variés et nombreux autour du pont de Londres. Selon Adam Usk (c. 1350-1430), qui est témoin oculaire, il y avait, gardant le pont, deux géants (plus hauts que les murs de la ville), dont l'un représentait une figure armée d'une lance (que Usk compare à la déesse Pallas, amie d'enfance d'Athéna) et l'autre armé d'une hache. Ces deux géants portaient les armes d'Angleterre. Au milieu du pont, deux figures se faisaient face, un lion armé d'une lance dans sa patte droite et portant les armes d'Angleterre autour de son cou, et une antilope, qui représentait la devise personnelle d'Henri V. Au-delà du pont se tenait un Saint-Georges en armure, et tout armé<sup>29</sup>.

Selon Usk, qui nous fait part de son émerveillement face au travail des charpentiers et des peintres, les constructions temporaires et symboliques étaient érigées dans les rues de Londres, notamment des armoiries en bois de tous les princes anglais ayant participé à l'affrontement d'Azincourt<sup>30</sup>.

Cette description détaillée d'Adam Usk, confirmée par les *Gesta Henrici Quinti*, nous dévoile un spectacle de grande qualité qui aurait été suivi par dix mille personnes, autrement dit, ayant eu un fort pouvoir de diffusion<sup>31</sup>.

Dans le même ordre d'idées et sans doute le même objectif d'être vu du plus grand nombre par l'aspect gigantesque, la joyeuse entrée d'Henri VI à Paris (fin novembre 1431) est marquante pour le chroniqueur qu'est Enguerrand de Monstrelet car à la porte Saint-Denis où le futur jeune souverain d'Angleterre et de France fait son entrée est disposée une structure (probablement en bois) représentant les armes de la ville de Paris, dont la nef, élément-clé de ces armoiries, contient six hommes participant au tableau vivant<sup>32</sup>.

Avec la description oculaire d'un Parisien anonyme, le gigantisme ayant fait s'attarder l'historien sur cet épisode de l'entrée d'Henri VI par la porte Saint-Denis prend une ampleur majorée, le *Journal d'un Bourgeois de Paris* précisant que :

*“c'est assavoir, ung escu si grant qu'il couvroit toute la maçonnerie de la porte, et estoit à moitié de rouge et le dessus d'azur semé de fleurs de lis, et au travers de l'escu avoit une neuf d'argent, grande comme pour trois hommes”*<sup>33</sup>.

Outre la confirmation que c'est le caractère hors du commun de la taille des armoiries parisiennes qui a déclenché l'écriture des deux auteurs, une deuxième constatation s'impose. Si l'auteur du *Journal* ne maîtrise pas complètement le blasonnement (il appelle ce qui est de gueules le rouge), il sait en revanche, comme tout auteur français de l'époque médiévale, que les armes du royaume de France se

<sup>29</sup> *The Chronicle of Adam Usk, 1377-1421*, éd. Chris Given-Wilson (Oxford: Oxford University Press, 1997), 260-261.

<sup>30</sup> *The Chronicle of Adam Usk*, 206-261.

<sup>31</sup> *Gesta Henrici Quinti, the Deeds of Henry the fifth*, éd. Frank Taylor, John S. Roskell (Oxford: Clarendon Press, 1975), 102-113.

<sup>32</sup> *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, t. 5, 2-3.

<sup>33</sup> *Journal d'un Bourgeois de Paris*, 274.

décrivent *d'azur semé de fleurs de lis*, preuve d'une incontestable réussite de la communication royale française en la matière depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ces dispositifs scéniques, avec des constructions en bois montrant des armoiries de grande taille auront suffisamment marqué les esprits et les textes des chroniques pour être repris par la suite lors de manifestations similaires. Par exemple, l'entrée londonienne de 1415 sera reproduite avec des aménagements pour les deux entrées d'Henri VI à Londres, en 1429, en tant que roi d'Angleterre et en 1432, en tant que roi d'Angleterre et de France.

Pour le retour d'Henri VI à Londres, en 1432, on paie même un moine-poète, John Lydgate (c. 1370-c. 1451), pour faire une narration versifiée où les créatures allégoriques construites en bois et supportant l'héraldique (notamment deux antilopes se faisant face sur le pont de Londres, l'une ayant remplacé le lion, avec cette fois, les armes de France et d'Angleterre sur leur poitrail) sont de nouveau mises en avant sur différents lieux de la capitale anglaise<sup>34</sup>.

De leur côté, les autorités parisiennes reprennent l'idée des armoiries géantes placées sur la porte Saint-Denis pour la joyeuse entrée de Louis XI (1423-1483) du 31 août 1461 consignée dans la chronique du témoin Jean de Roye (c. 1425-1495 ?)<sup>35</sup>. C'est que la manifestation plastique du signe peut se révéler un outil précieux pour envoyer un message politique par sa capacité à être répété dans l'espace et les récits historiques.

## 2.5. Montrer la puissance symbolique du prince

Rapportant les relations de l'ambassade bourguignonne venue au Portugal pour négocier le mariage de Philippe le Bon, une deuxième fois veuf, avec l'infante Isabelle, le roi d'armes de la Toison d'or, Jean Lefèvre de Saint-Rémy, remémore l'extraordinaire déploiement de faste ordonné par Jean I<sup>er</sup> de Portugal dans sa ville d'Estremoz, en décembre 1428, pour accueillir les futurs époux l'héritier du trône portugais, Edouard, et Éléonore d'Aragon :

*“Ladicte ville estoit tendue de draps des couleurs du roy de Portingal ; c'est assavoir, chiel en hault, les parrois et la chaucie tellement que tout estoit couvert, hault et bas”*<sup>36</sup>.

La mainmise du roi sur la ville, symbolisée par ces draps tendus sur la chaussée et les murs, offre à la princesse aragonaise ainsi qu'aux dignitaires bourguignons l'étendue du pouvoir portugais et une émanation de son prestige.

Olivier de la Marche (1425-1502), dont le mentor en héraldique avait précisément été Jean Lefèvre de Saint-Rémy, fournit de riches descriptions des cérémonies qui ont constellées la politique

<sup>34</sup> John Lydgate, “Henry VI's Triumphal Entry into London”, in *Mummings and Entertainments*, éd. Claire B. Sponsler (Kalamazoo: Medieval Institute Publications, 2010). Ressource disponible sur le lien suivant (consultée le 20/04/2024): <https://d.lib.rochester.edu/teams/text/sponsler-lydgate-mummings-and-entertainments-henry-vi-triumphal-entry-into-london>.

<sup>35</sup> Jean de Roye, *Chronique scandaleuse, Journal d'un Parisien du temps de Louis XI*, éd. Joël Blanchard (Paris : Agora, 2015), 63-64.

<sup>36</sup> *Chronique de Jean Le Févre*, t. 2, 154.

de manifestation de la puissance des ducs de Bourgogne, en particulier, sous les principats de Philippe le Bon et de Charles le Travaillant<sup>37</sup>. La relation qu'il effectue des noces du duc Charles avec Marguerite d'York (1468), destiné à son homologue breton Gilles du Mas, est d'une richesse extraordinaire, permettant à des éléments héraldiques d'apparaître au sein de l'écrit, dans la myriade d'autres effets visuels décrits. Olivier dit qu'il a retenu au moins dix des tableaux historiés réalisés dans les rues de Bruges pour le passage du cortège escortant Marguerite, dont un placé devant l'hôtel du duc à Bruges :

*“tout paint d'or et d'azur, au milieu duquel avoit deux lions eslevez, tenans ung escu armoyé des armes de monseigneur de Bourgoingne ; et à l'entour dudit tableau avoit deouze blasons des armes des pays de mondit seigneur, tant des duchiés que des contez”<sup>38</sup>.*

Il est à noter qu'en cette deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, héraldique et devise sont bien associées pour renforcer l'effet symbolique et visuel produit. C'est la raison pour laquelle le tableau en question comporte aussi l'image d'un tabernacle sur les côtés duquel se trouvent saint-André (patron des Bourguignons) et saint-Georges (patron des Anglais) et que les devises du duc de Bourgogne, les fusils d'abord et la formule de Charles “Je l'ay emprins” ensuite, figurent sous le tableau.

Plus traditionnel est l'apparat héraldique mis au point à l'hôtel lyonnais du roi Charles VII (1403-1461), en 1457, où les ambassadeurs bourguignons sont reçus et peuvent percevoir, avant d'être introduits vers le monarque :

*“une salle ou estoit le roy aux piez de sa chayère paree de veloux cramoisy battu en or ; et y avoit deux bancs a deux costéz, destre et senestre, et ung autre bancq au front devant le roy, tous parés de blanchiers seméz de fleurs de lis d'or”<sup>39</sup>.*

Les bancs armoriés sur lesquels sont amenés à s'asseoir les plénipotentiaires créent un espace de domination visuelle qui indique aux ambassadeurs un seuil où ils sont en présence de l'autorité et de la légitimité du prince.

## 2.6. Montrer l'autorité et la légitimité du prince

Selon Roger Chartier, “l'image est aussi une arme dans un combat symbolique”<sup>40</sup>. Dans les chroniques médiévales, cette formule se traduit particulièrement dans un usage de soumission et de pardon quand elle ne délivre pas l'image de la légitimité du prince. Contrairement à la démonstration de puissance, manifestant par les supports de l'héraldique une de ses libéralités, les dimensions de légitimité et d'autorité

du prince font davantage appel à des supports fabriqués en son honneur par des villes acquises ou soumises après rébellion ou encore par des ennemis vaincus lors d'une bataille en campagne.

L'héraldique présentée comme un outil de soumission par ses supports est aussi une stratégie que les chroniqueurs s'empressent de mettre en avant, d'autant qu'il s'agit souvent de pouvoirs urbains révoltés contre leur seigneur légitime et que l'une des finalités de la chronique médiévale est d'assurer moralement la continuité de l'ordre hiérarchique de la société. C'est ainsi qu'insérant un rapport bourguignon, probablement obtenu de Georges Chastelain avec lequel il était en relation, l'historiographe de France Jean Chartier (c. 1390-1464) démontre le fort pouvoir identitaire et symbolique de l'héraldique associée à la devise, lorsqu'il s'agit d'apaiser la colère d'un maître trahi<sup>41</sup>.

Le 23 avril 1458, les habitants de Gand, après une guerre perdue à Gavre face aux Bourguignons, décorent l'avant-porte et la grande porte de Gand par où doit passer le cortège du prince vainqueur, “*de drap noir gris et vermeil*”, les couleurs personnelles de Philippe le Bon, avec une inscription en lettres d'or où sa mansuétude et la pleine obéissance de Gand à son service sont mises en avant<sup>42</sup>. Les armes “*à tymbre*”, signifiant un cimier probablement associé au heaume avec tortil et lambrequins et surplombant un écu armorié aux armes du duc de Bourgogne et comte de Flandre, figurent sur le drap tendu sur la grande porte<sup>43</sup>.

Toutes les rues du parcours devant amener le duc au lieu de repos préparé pour lui sont tendues sur les côtés de drap répétant ses couleurs, noir, gris et vermeil, avec la formule déjà utilisée sur l'entrée de la ville et répétant le message de mansuétude demandée au maître vainqueur et la déclaration d'obéissance au prince.

Dans une des rues se joue un tableau animalier et symbolique où un lion noir, renvoyant au titre de comte de Flandre de Philippe le Bon et figurant sur son blason, est levé, tenant en l'une de ses pattes son étendard, avec devant lui une lionne blanche (la ville de Gand) couchée et soumise, ainsi que trois petits lioinceaux à demi-morts. Le tout est accompagné d'un écrit au latin incitant le lion noir à crier pour ressusciter les lioinceaux : “*Quasi leo rugiet et formidabunt filii maris*”. Pour finir, sur une des dernières portes que doit franchir le cortège ducal, un énième drap noir où figurent non seulement les armes à timbre de Philippe le Bon mais également celles des chevaliers de la Toison d'or, en d'autres termes, le maître et son réseau de clientèle aristocratique. Mettre au pinacle l'emblématique du prince

<sup>37</sup> *Mémoires d'Olivier de la Marche, maître d'hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire*, éd. Henri Beaune, Jules d'Arbaumont, 4 vols. (Paris : SHF, 1883-1886), t. 1, 270-271.

<sup>38</sup> *Mémoires d'Olivier de la Marche*, t. 3, 115.

<sup>39</sup> Georges Chastelain, *Chronique, les fragments du livre IV révélés par l'Additional Manuscript 54156 de la British Library*, éd. Jean-Claude Delclos (Genève : Slatkine, 1991), 32-33.

<sup>40</sup> Chartier, Roger. *Au bord de la falaise, l'histoire entre certitude et inquiétude* (Paris : 1998, Albin Michel), 179.

<sup>41</sup> Si le détail donné des éléments symboliques et visuels ne nous fournissait pas la preuve d'une origine bourguignonne du document inséré dans la chronique de Jean Chartier, les affirmations répétant l'expression “*Mondit seigneur*” et qualifiant Philippe le Bon, le font explicitement.

<sup>42</sup> Pour toutes les descriptions de cette entrée d'autorité, cf. Jean Chartier, *Chronique de Charles VII, roi de France*, éd. Auguste Vallet de Viriville, 3 vols. (Paris : P. Jannet, 1858), t. 3, 82-85. Pour obtenir la signification symbolique de ce type d'entrée dans les Pays-Bas bourguignons, cf. Élodie Lecuppre-Desjardin, *La ville des cérémonies, essai sur la communication symbolique dans les anciens Pays-Bas bourguignons* (Turnhout: Brepols, 2004).

<sup>43</sup> Hablot, *Manuel de héraldique emblématique médiévale*, 328.

et de sa cour, tout en exerçant un battage médiatique sur l'idée du pardon, telle est la stratégie déployée sans mot dire par les villes lorsque le péril du courroux princier est grand.

Des supports de l'héraldique utilisés dans une manifestation de soumission au seigneur, la bannière est celui qui apparaît de préférence dans les relations d'histoire. Le support est visible de loin grâce à sa hampe, prend facilement l'aspect symbolique du royaume, de la province ou de la ville et peut, de la même manière qu'un tabard ou un blason, être honoré ou malmené en lieu et place de ce qu'il représente.

Déjà, Mathieu Paris (c.1200-1259) décrivait dans sa *Cronica Maiora* comment les Milanais avaient jeté les bannières de leur ville et les avaient piétinées pour faire plaisir à l'empereur Frédéric II venu soumettre les alliés italiens de son fils rebelle Henri, en 1238<sup>44</sup>. La chronique du flamand Adrien de But (1437-1488) rappelle quant à elle que les habitants de Bayonne avaient déposé à terre les bannières anglaises et la devise de la croix rouge de leur tunique pour montrer leur soumission aux armées de Charles VII venus prendre la ville en 1451<sup>45</sup>.

Dans cette catégorie peut également être classée la création sigillaire, véritable mainmise du souverain sur les actes du pouvoir, toujours ornée de sa symbolique personnelle. La description armoriée du Grand Sceau est en revanche plutôt tardive dans les chroniques médiévales.

Le XV<sup>e</sup> siècle connaît une poussée des préoccupations économiques et politiques, qui, actualité aidant, prennent peu à peu leur place aux côtés des narrations militaires. Lorsqu'à la fin de l'année 1422, Henri VI hérite du royaume de France par les accords du traité de Troyes (1420) et par les décès de son père Henri V et de son grand-père maternel Charles VI (1368-1422), Pierre de Fémin (fin XIV<sup>e</sup> s.- XV<sup>e</sup> s.) nous apprend qu'on lui fait faire un sceau où les deux armoiries de France et d'Angleterre sont présentes mais séparées, tout comme sur les nouvelles pièces de monnaies avec deux "escuchons des armes dessusdites"<sup>46</sup>.

Le mémorialiste précise que la nouvelle monnaie ainsi armoriée devait être la seule acceptée sous peine de confiscation en Angleterre et sur les terres françaises soumises aux Anglais<sup>47</sup>. Jean Chartier rapporte l'évènement, mais avec une description plus précise et imagée pour le Grand Sceau et pour la nouvelle monnaie, le premier devant avoir :

*"les armes de France et d'Angleterre, c'est assavoir ung roy assis en une chayere, tenant deux ceptres en ses deux mains, et au costé dextre estoit l'escu de France tout plain, et au costé senestre estoit l'escu d'Angleterre es-quartellé de fleurs de liz et de liépars, et en contre-seel avoit ung angle tenant les deux escus de France et d'Angleterre, et à chacun escu ung septre dont sur l'escu d'Angleterre avoit une pomme et une verge à une croix au bout d'en hault"*

<sup>44</sup> Parisiensis, *Cronica Majora*, t. 3, 495-496.

<sup>45</sup> *Chroniques de l'histoire de la Belgique sous la domination des ducs de Bourgogne*, éd. Joseph Kervyn de Lettenhove (Bruxelles: Académie royale de Belgique, 1870), 330.

<sup>46</sup> *Mémoires de Pierre de Fémin (1407-1427)*, éd. Emilie Dupont (Paris : SHF, 1837), 193.

<sup>47</sup> *Mémoires de Pierre de Fémin*, 194.

Quant à la monnaie, elle serait :

*"à deux blancs, en laquelle avoit par devers la pille les deux escus de France et d'Angleterre, et au-dessus en escript : Henry, roy de France et d'Angleterre, et devers la croix avoit une petite croix d'un salut et du costé dextre une fleur de liz, et de l'autre avoit ung liépart, et dessus la croix y avoit Henry, comme dessus"*<sup>48</sup>.

Cette description très précise permet à l'histoire de supplanter l'image sans avoir recours au blasonnement, qui, ici, serait superflu étant donné la médiatisation des deux armoiries. En outre, elle permet historiographiquement parlant à Chartier de montrer à ses contemporains une époque révolue où le royaume de France connaissait une domination étrangère qui se révélait par les attributs armoriés relatifs au droit et à l'économie.

Parmi les supports comportant de l'héraldique et dont la finalité est la légitimité du souverain se situe le ciel fleurdésisé. A sa première entrée dans la capitale française, le nouveau roi de France se voit surplombé d'un dais présentant un ciel d'azur semé de lis d'or et qui est rituellement placé sur des lances tenues par quatre échevins de la ville de Paris durant tout le parcours devant le mener à son lieu de repos ou d'exposition. Il s'agit d'un poncif des descriptions historiographiques des joyeuses entrées à Paris. On retrouve ce rite qui surplombe de symbolique nationale les pas du roi énoncé dans les narrations du XV<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse des entrées d'Henri VI ou de Charles VII, renvoyant ainsi à une héraldique devenue mobile par son support et accompagnant ainsi le prince, où qu'il aille<sup>49</sup>.

## 2.7. Montrer les liens diplomatiques ou d'amitié

La selle de cheval est un support privilégié pour communiquer de manière mobile étant donné qu'il s'agit du support qu'utilise habituellement l'élite sociale pour voyager. La chronique de Ramon Muntaner indique qu'une des manifestations plastiques de l'amitié entre Philippe III de France (1245-1485) et Pierre III d'Aragon (1240-1285) restait encore la selle du cheval du souverain français qui comptait d'un côté les armes du souverain aragonais et de l'autre, "ses propres fleurs [de lis]" que le chroniqueur déclarait avoir vu de ses yeux en 1279<sup>50</sup>.

Un siècle plus tard, la très officielle *Chronique des règnes de Jean II et Charles V* rédigée par le chambellan royal Pierre d'Orgemont (1315-1389) s'attarde à détailler les dons réalisés par le dauphin, futur Charles VI, à son grand-oncle Charles IV (1316-1376), empereur germanique, lorsque celui-ci fait ses adieux à la reine de France. Parmi ces dons se trouvent de "beles laisses et colliers de soie ferrez à fleurs de lis d'or"<sup>51</sup>. Le fer reliant la soie des laisses et des colliers incarne la solidité des liens entre les

<sup>48</sup> Chartier, *Chronique de Charles VII*, t. 1, 29-30.

<sup>49</sup> *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, t. 5, 3 ; *Journal d'un Bourgeois de Paris*, 335.

<sup>50</sup> *Chronique de Ramon Muntaner*, éd. Joseph Alexandre Charles Buchon, 2 vols. (Paris : Verdière, 1827), t. 1, 106-107.

<sup>51</sup> *Les Grandes Chroniques de France, Chronique des règnes de Jean II et de Charles V*, éd. Roland Delachenal, 4 vols (Paris : SHF, 1910-1920), t. 2, 262.

deux princes, de même que les chiens auxquels ils doivent servir d'apparat symbolisent la fidélité qui les engage.

L'aspect symbolique se trouve ici remarquablement fort et il est très vraisemblable que la construction de cette description par Pierre d'Orgemont ne soit pas seulement subordonnée à son désir de montrer la richesse des armoiries déployées mais bien à son sens symbolique, tant par la nature du support que par la présence des fleurs de lis attachées à celui-ci et que l'empereur rapportera avec lui.

## 2.8. Montrer les revendications politiques et leur accomplissement

Les supports utilisés lors de cortèges funèbres qui incluent de l'héraldique peuvent avoir pour fonction posthume de rappeler ou d'alerter sur les prétentions et les réalisations du défunt. Le transfert du corps d'Henri V, mort à Vincennes le 31 août 1422 et devant faire son entrée dans Londres jusqu'à Westminster pour y être enterré, voit le chariot sur lequel son cercueil est posé tiré par quatre chevaux portant, sur des colliers d'étoffe, des armoiries étant en soi des proclamations politiques : le premier des chevaux porte les "anciennes armes d'Angleterre", le deuxième porte les "armes de France et d'Angleterre escartelées de liépars", le troisième porte "peintes pleinement, sans différence nulle, les armes de France" et enfin le quatrième porte celle du roi Arthur, "lesquelles armes estoient ung escu d'azur à trois couronnes d'or"<sup>52</sup>.

L'image ambulante que décrit ici Monstrelet contient un objectif éminemment politique et revendicatif, rassemblant les symboles des royaumes passés avec le royaume nouveau, celui de la future double-couronne, mais également symbolique, les armes imaginaires ajoutant une troisième couronne devant être vue pour rapprocher le vainqueur d'Azincourt comme le digne représentant de l'invincible Arthur<sup>53</sup>.

## 3. Les pièges de la transcription

Toutes ces images thématiquement présentées par l'histoire racontée charrient malheureusement de nombreux pièges quant à leur interprétation, notamment sur la place réelle de l'héraldique médiévale et de ses supports.

## 3.1. Les manques de la description

Selon l'historien de l'art Michele Tomasi, si le religieux de Saint-Denis, Michel Pintoin (1349-1421), a peu à peu cessé de décrire l'héraldique et les éléments visuels dans sa *Vita Caroli Sexti*, c'est que sa vue de témoin baissait, avant d'ajouter que c'est le contexte politique troublé du royaume de France après la première crise de folie du roi (1392) et surtout après le

meurtre du duc Louis d'Orléans (1407) qui fournissait beaucoup moins d'occasions de description<sup>54</sup>.

Si le constat sensoriel sonne juste, nous pourrions expliquer différemment cette dégression, dans le sens où les manifestations du signe sont encore nombreuses, ne serait-ce qu'à Paris, durant la guerre civile et jusqu'au trépas de Michel Pintoin, comme le prouvent les relations de l'œuvre problématique intitulée *Journal d'un Bourgeois de Paris*<sup>55</sup>.

En effet, si la qualité de la vue sert bien sûr le témoin à décrire les détails et à s'en souvenir, la documentation écrite doit pouvoir pallier à tout manque de ce côté, comme le prouve l'œuvre de Gilles le Misuit (1272-1352), de l'abbaye Saint-Martin de Tournai, travaillant alors qu'il est atteint de cécité, se faisant lire des documents avant de dicter l'histoire à son secrétaire Jacques Muevin<sup>56</sup>.

Ces variations d'occurrences peuvent en fait trouver leur origine dans la volonté du chroniqueur de ne pas lasser le lecteur ou auditeur par des descriptions se ressemblant les unes les autres, ce qui se traduit souvent dans les sources par des expressions comme "de quibus supersedeo quoad praesens" ou "Que vous diroye ?"<sup>57</sup>. Plus les années passent et plus Michel Pintoin rédige sa *Chronique de Charles VI* avec routine, qui plus est dans un climat morose où, en plus des calamités extérieures à l'Abbaye de Saint-Denis, son principal sujet cumule les crises de folies. Il applique en ce temps un principe, comme pour ses successeurs : l'historien se doit d'être bref, principe qui entre parfois en tension avec la tentation de décrire ce qui lui paraît beau voire unique<sup>58</sup>.

## 3.2. Le rôle de la documentation

La documentation à la disposition du chroniqueur joue également son rôle. Le 10 janvier 1358, un rituel de réhabilitation de seigneurs normands suppliciés sur ordre du roi Jean II deux ans auparavant est préparé et accompli sur ordre de leur compagnon, Charles de Navarre (1332-1387, dit "Le Mauvais"). Un cortège, assisté d'une foule nombreuse, doit amener les corps que l'on a enlevés du gibet pour mener

<sup>52</sup> Michele Tomasi, *Ecrire l'art en France au temps de Charles V et Charles VI (1360-1420), le témoignage des chroniqueurs*, (Turnhout: Brepols, 2022), 129-130.

<sup>53</sup> *Journal d'un Bourgeois de Paris*, 1405-1449, éd. Alexandre Tuetey, Paris, 1889 : 13-14 ; 17 ; 44 ; 56 ; 95. Le témoin oculaire parisien relate en effet les manifestations symboliques et répétées dans la *caput regni* française à l'heure de la guerre civile des années 1410, où apparaissent sur l'étendard de Walleran de Luxembourg une fleur de Bourrache, dans l'église Saint-Eustache des écharpes blanches (devise des Armagnacs) ou des croix de saint-André (devise des Bourguignons) selon la domination politique et militaire, une métonymie appliquée aux êtres et aux villes ("les bendez, les villes de la bende" pour qualifier les Armagnacs et leurs cités ralliées) et où dans les rues défilent des hommes en casques violettes avec des écrits brodés aux termes évocateurs, "le droit chemin" en d'autres termes, un Paris où la devise règne sur le domaine du signe.

<sup>54</sup> Pieter-Jan De Grieck, "L'image de la ville et l'identité monastique dans l'œuvre de Gilles le Misuis (1272-1353)", in *Medieval Narrative Sources, A Gateway into the Medieval Mind*, éd. Werner Verbeke, Ludo Milis, Jean Goossens (Louvain: Leuven University Press, 2005), 139-162, ici 142-145.

<sup>55</sup> *Chronique de Jean de Venette*, éd. Colette Beaune, (Paris : Livre de Poche, 2011), 86-87 ; *Chronique de Jean Le Févre*, t. 2, 153.

<sup>56</sup> *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, éd. Louis Bellaguet, intro. Bernard Guenée, 3 vols., (Paris : CTHS, 1994), t. 1, XLVII.

<sup>52</sup> *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, t. 4, 115 ; *Œuvres de Georges Chastellain*, t. 1, 333.

<sup>53</sup> A noter que ces armes fictives ne correspondent pas à celles d'Arthur décrites dans le *Méliador de Froissart* à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, se trouvant être "de vermeil à trois couronnes d'or". Cf. sur ce point Florence Bouchet, "Rhétorique de l'Héraldique dans le roman arthurien tardif, le *Méliador de Froissart* et le *Livre de Cuer d'Amours espris de René d'Anjou*", in *Romania*, 116 (1998), 239-255, ici 243.

ceux-ci dans des cercueils vers Notre-Dame de Rouen, afin d'y être inhumés.

La *Chronique* rédigée par le chambellan Pierre d'Orgemont décrit le cortège, mentionnant les bannières armoriées de trois des quatre seigneurs défunt, s'attardant sur le fait que le plus puissant d'entre eux, Jean Malet III de Graville, avaient deux bannières suivant son chariot, avec l'une armoriée pour la guerre et l'autre pour le tournoi<sup>59</sup>. Mais sa description devient encore plus intéressante lorsqu'il évoque les piliers de la nef de Notre-Dame de Rouen, auxquels étaient attachées les quatre armoiries des seigneurs en question tissées en cendal<sup>60</sup>.

Cette partie descriptive est unique à la narration de Pierre d'Orgemont et ne se retrouve nullement dans un récit local qui a couvert l'événement, substituant à ces panneaux de bois, quatre heaumes suspendus au-dessus de la fosse de la chapelle des Innocents, objets symboliques étant apparemment restés en place jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>. De deux choses l'une, soit d'Orgemont ajoute des détails de sa propre imagination, soit le ou les auteurs de la chronique normande n'ont pas vu ou n'ont pas accordé d'importance à ces étoffes suspendues. Il est tout à fait possible que ces dernières aient été attachées à hauteur d'homme, ce qui, avec une foule importante comblant la vue au sein de Notre-Dame de Rouen, peut expliquer cette carence chez le ou les témoins oculaires. L'important ici pour l'historien est que la documentation semble avoir surpassé le témoignage local.

### 3.3. Une iconographie tardive et aveuglante

Des pièges existent pour apprécier l'héritage iconographique du Moyen Âge en matière d'héraldique. Laurent Hablot a par exemple prévenu contre une trop rapide acceptation des images nous montrant des hommes et des femmes en tenue armoriée<sup>62</sup>.

Plusieurs exemples où l'illustration tardive des manuscrits détourne l'authenticité des objets représentés jalonnent également les œuvres d'historiens médiévaux. Quand Guillaume de Tyr (c.1130-c.1186) rédige sa chronique (années 1170) sur les croisades, aucun élément symbolique ou emblématique ne figure dans son récit sur les supports militaires des chevaliers partis *Oultre-mer*, ni d'ailleurs, chez leurs adversaires musulmans. En revanche, les miniatures réalisées bien après la mort de l'auteur, entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, que l'on peut relever sur les 34 manuscrits enluminés de cette chronique, montrent des

armoiries sur les boucliers, les pennons et les bannières des combattants du Christ<sup>63</sup>.

C'est que ces opérations d'illustration des manuscrits au cours du Moyen Âge souffrent de la mainmise culturelle du présent sur le passé. En d'autres termes, la prudence est de mise en ce qui concerne une iconographie que l'on pourrait qualifier par moment d'"aveuglante" quand le chercheur doit retrouver une réalité historique des pratiques du signe et en particulier des supports de l'héraldique médiévale.

Nous aurions pareillement tort de considérer le travail écrit de Jean Froissart dans ses *Chroniques* comme une vision historiographique devant associer une narration écrite avec des images rendues par l'iconographie. Pour ne prendre l'exemple que des exemplaires de ses premiers livres présents à la Bibliothèque nationale de France (mss. fr. 2643 à 2646), les 122 miniatures relevées en leur sein sont toutes réalisées soixante-dix ans après la mort du chroniqueur, par le patronage du fameux bibliophile Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuse (c.1422-1492)<sup>64</sup>.

Ces exemples possèdent néanmoins une excuse : il ne s'agit pas de suites d'opérations coordonnées en amont avec l'auteur originel du texte. Dans le cas où une association du texte et de l'image se produit, la responsabilité de cette réalité incombe alors bien aux auteurs.

### 3.4. Une historiographie aveuglante

#### 3.4.1. Une dramatisation de l'histoire

Au moment où le tournaisien Gilles le Misuit dicte à son chapelain-secrétaire Jacques Muevin, une série de vers formant un rouleau qu'il insère dans sa *Chronique* en prose pour déplorer la mort des chevaliers du Hainaut morts à la bataille de Crécy (1346), le bénédictin de Tournai indique :

*"Taute banière deschirée/Et mainte coste defoulée/Et tant escu descroup, despaint/Qu'il n'ri paroît couleur ne taint/Dont au cuer moult courrouciés fui"*<sup>65</sup>

Ce passage laisse à penser que les chevaliers hennuyers ont bien emmené à la bataille leur bannière et leur écu tout deux armoriés (l'une est déchirée, l'autre est cassé et a perdu ses couleurs et ses motifs). Or, la réalité de ces éléments d'identification représente un point de discussion pour les spécialistes de l'héraldique<sup>66</sup>. Il est possible, du fait du ton volontairement dramatique d'une part, et de l'emploi des vers d'autre part (ces derniers renvoyant traditionnellement aux récits peu vérifiables des ménestrels), que nous ayons

<sup>59</sup> *Les Grandes Chroniques de France*, t. 1, 131-133.

<sup>60</sup> *Les Grandes Chroniques de France*, t. 1, 131-133.

<sup>61</sup> *Deux chroniques de Rouen*, éd. Alexandre Héron (Rouen : Lestrangeant, Paris : Picard, 1900), 70-71. La *Chronique des quatre premiers Valois* et la *Chronique normande* de Pierre Cochon ne rassemblent que des textes très tardifs mais reprennent grossièrement la description de la chronique rouennaise. *Chronique des quatre premiers Valois*, éd. Simon Luce, (Paris : SHF, 1872), 35 ; *Chronique normande de Pierre Cochon*, éd. Charles de Robillard de Beaurepaire, (Rouen : SHN, 1870), 357-359. Pour l'attestation des quatre heaumes figurant dans la chapelle des Innocents de Notre-Dame de Rouen (aujourd'hui chapelle Saint-Joseph, située dans le croisillon sud de la cathédrale), cf. Achille Deville, *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* (Rouen : Nicetas Periaux, 1833), 195-197.

<sup>62</sup> Hablot, "Revêtir l'armoirie", 58.

<sup>63</sup> Fanny Caroff, "Différencier, caractériser, avertir : les armoiries imaginaires attribuées au monde musulman", in *Médiévaux*, 38 (2000), 137-147, ici 137.

<sup>64</sup> Olivier Ellena, "Temps, représentation, Identité : l'image de la guerre dans les Chroniques de Jean Froissart (ms. fr. 2643 à 2646 de la B.N.F., Paris)" in *The Medieval Chronicle II, Proceedings of the 2<sup>nd</sup> International Conference of the Medieval Chronicle, Driebergen/Utrecht, 16-21 juillet 1999*, éd. Erik Kooper (Amsterdam, New York : Rodopi B. V., 2002) 78-89, ici 78.

<sup>65</sup> *Recueil des Chroniques de Flandres*, éd. Joseph-Jean de Smedt, 4 vols. (Bruxelles : Académie royale d'Histoire, 1837-1865), t. 2, 1841, 246-263 (rouleau), ici 259 (v. 425-429).

<sup>66</sup> Cf. par exemple Hablot Laurent. "Entre pratique militaire et symbolique du pouvoir, l'écu armorié au XII<sup>e</sup> siècle", in *Estudos de Heráldica Medieval*, éd. Miguel Metelo de Seixas, María de Lurdes Rosa, (Lisbonne: IEM-CLEGH, 2012), 143-166.

à faire ici à une figuration destinée à honorer la mémoire du chevalier tout armorié telle que la conçoit le moine d'une abbaye au XIV<sup>e</sup> siècle.

La dramatisation est d'ailleurs une clé de lecture des œuvres historiographiques dont la finalité est aussi de créer des figures de proue de la chevalerie qui, à l'instar de Richard Cœur de Lion, de Jacques de Lalaing (1421-1453) ou de Pierre Terail de Bayard (c.1476-1524), doit trépasser dans l'honneur. L'héraldique et ses supports, liés à l'honneur du lignage et à la noblesse de l'individu, participe à cette finalité.

C'est ainsi que Froissart dessine dans ses *Chroniques* la fin de Jean Chandos (né vers 1320), l'un des plus grands capitaines anglais du XIV<sup>e</sup> siècle, qui porte au-dessus de son armure un grand vêtement armorié de se armoierie, d'un blanc sumit à deux pelz aiguiseés de geules, l'un devant et l'autre derrière, trop long et qui touche le sol, alors qu'il pleut, ce qui le ralentit dans ses mouvements et facilitera sa mort au combat devant le Français Jacques de Saint-Martin (1369)<sup>67</sup>.

Le chroniqueur médiéval, ne possédant pas les mêmes attentes que nous en ce qui concerne le passé, ne s'interdit pas, au besoin, de combler des informations manquantes par de l'invention issue de son imagination. Pour ne citer que deux des noms les plus importants de l'historiographie de la fin du Moyen Âge, Jean Froissart et le Religieux de Saint-Denis, Michel Pinto, les exemples de reconstitution complète de l'histoire existent dans leurs œuvres respectives, parfois allant jusqu'à des chapitres ou des dialogues créés de toutes pièces<sup>68</sup>. Il s'agit en outre d'une permanence puisque Jean d'Auton, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, rapporte une entrée des troupes françaises à Milan où la population arbore des insignes à croix blanches et crie des "France ! France !" en l'honneur des conquérants alors qu'une chronique milanaise relate plus vraisemblablement les rues barricadées et la population terrifiée par les potentiels pillages de ces soldats étrangers<sup>69</sup>.

Le problème est évidemment qu'avec de tels paramètres d'écriture, la recherche d'éléments concrets pour déterminer la place réelle des supports de l'héraldique au sein de la société médiévale s'en trouve compliquée. Ajoutons à cela le caractère équivoque de certaines descriptions qui joue en grande partie dans l'incertitude de l'historien contemporain à attribuer des armoiries à tel ou tel support où elles sont censées se trouver mais que le récit du chroniqueur médiéval n'indique pas.

### 3.4.2. Héraldique matérielle ou immatérielle ?

Lorsque Froissart, dans la première version de ses *Chroniques*, narre la bataille de Poitiers (1356) et fait référence à Louis de Recombes, indiquant que celui-ci

"portoit d'argent à cinq roses de geulez", doit-on comprendre qu'il portait une cotte d'armes par-dessus son armure, ou encore une bannière où figurait ses armes ?<sup>70</sup> Probablement pas puisqu'il ne s'agissait pas d'un chef de guerre et qu'il accompagnait les maréchaux de France, contrairement à un Robert de Duras, dont l'auteur précise qu'il "gisoit mors et sa banière dalès lui, qui estoit de France au sautoir de geules"<sup>71</sup>. Pour Froissart, il s'agit d'intégrer une sorte d'étiquette héraldique à Louis de Recombes impliqué dans une action d'éclat, honorant ainsi son identité et son lignage dans son récit historique. Nous rencontrons donc encore ici un signal d'héraldique immatérielle dont la fonction est davantage honorifique et symbolique que concrète et réaliste<sup>72</sup>.

Nous pourrions également rapprocher de ce cas de figure le précurseur des dessins armoriés sur manuscrit, Mathieu Paris. Ce bénédictin passe pour avoir été le grand promoteur de l'héraldique du XIII<sup>e</sup> siècle car les *folia* des manuscrits rédigés et illustrés par ses soins, comme ceux de la *Cronica Maiora*, de l'*Historia Anglorum* ou encore du *Liber Additamentorum*, présentent des écus armoriés dessinés et peints en marge du texte chaque fois qu'un personnage de marque s'y trouvait mis en avant<sup>73</sup>. Cette démarche parfaitement unique au sein de l'Abbaye de Saint-Albans chargée d'écrire l'histoire officielle du royaume d'Angleterre avait en outre le mérite de posséder une antériorité sur le premier proto-armorial qu'était le *Glover's Roll* (c.1255)<sup>74</sup>.

Mais du point de vue strictement concret, ces armoiries marginales renvoyant au texte et le complétant en un certain sens ne représentent-elles pas également un frein pour l'appréciation réelle d'une héraldique portée et supportée ? Si les armées en marche des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles sont dans sa narration toujours désignées par le poncif "iter direxit et vexilla", les armoiries marginales devant décrire les bannières ne sont pas toujours présentes et les réitérations de ces dernières pour désigner une occurrence d'un grand personnage ne restent finalement qu'une image immatérielle de la personne, ne prouvant nullement son port d'armoirie durant l'action décrite.

<sup>70</sup> *Chroniques de Jean Froissart*, t. 5, 35.

<sup>71</sup> *Chroniques de Jean Froissart*, t. 5, 39.

<sup>72</sup> Nous pourrions bien sûr multiplier les exemples concernant les *Chroniques* de Jean Froissart. Que penser par exemple de cette mention des deux capitaines écossais défendant les *Lowlands* contre les Anglais, en 1327, le comte de Murray et Guillaume de Douglas, dont les écus sont bien décrits comme portés ? S'agit-il d'écus à destination militaire ou d'écus héraldiques immatériels et propres à s'insérer dans un armorial ? Etant donné qu'il s'agit d'informations provenant de la chronique de Jean Le Bel, il va de soi que Froissart n'a pas vu ces écus portés de ses yeux. Cf. *Chronique de Jean Le Bel*, éd. Jules Viard, Eugène Deprez, 2 vols. (Paris : SHF, 1904-1905), ici t. 1, 52, 283 ; *Chroniques de Jean Froissart*, t. 2, 53.

<sup>73</sup> D'après Suzanne Lewis, qui confirme que chez Paris, l'écriture a précédé de peu l'illustration, on peut ainsi par exemple reconstituer tout de la vie de Richard Cœur de Lion en ayant comme repère ces fameuses armoiries marginales de l'auteur, jusqu'à la mort, représentée par un écu armorié renversé. Cf. Suzanne Lewis, *The Art of Matthews Paris in the Cronica Maiora* (Berkeley, Los Angeles, Londres: University of California Press, 1987), 43; 394.

<sup>74</sup> Vaughan, Richard. *Matthew Paris* (Cambridge: Cambridge University Press, 1979), 253.

<sup>67</sup> *Chroniques de Jean Froissart*, éd. Siméon Luce et alii, 11 vols. (Paris : SHF, 1869-1899), t. 7, 202-203.

<sup>68</sup> Bernard Guenée. "Documents insérés et documents abrégés dans la Chronique du religieux de Saint-Denis", in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 152 (1994), 375-428.

<sup>69</sup> *Chroniques de Louis XII par Jean d'Auton*, éd. R. de Maulde la Clavière, 4 vols. (Paris: Renouard, 1889-1895), t. 1, 88-89 ; *Cronica Milanese di Gianmarco Burigozzo merzaro dal 1500 al 1544* (Milan : La Libreria Ferrario, 1851), 5.

### 3.4.3. Appétence ou non appétence du chroniqueur pour l'héraldique ?

En associant ces armoiries au texte qu'il rédigeait par ailleurs, Mathieu Paris montrait surtout son appétence pour cette mode qui, jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, continue sa diffusion dans toutes les couches de la société médiévale<sup>75</sup>.

Dans l'éventualité où le chroniqueur ne possède pas d'appétence particulière pour cette science, comment en traite-t-il les supports ? Le rédacteur de la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (c. 1429), Jean d'Orronville, dit Cabaret, confesse être un lecteur de Froissart mais que va-t-il chercher dans les *Chroniques* ? Des références héraldiques ? Absolument pas. Ce qui l'intéresse, ce sont les noms évoqués. Et seulement des noms de combattants nobles ayant vécu au temps de Louis II (1339-1410) qu'il peut rattacher à son propre récit<sup>76</sup>. Lorsqu'il fait lui-même référence aux armes du duc, qu'il ne décrit pas, c'est pour mettre en scène l'un de ses mécènes, le porte-pennon de Bourbon, Jean de Chastelmorand, constamment mis en avant dans la chronique ducale, constellée d'opérations militaires<sup>77</sup>. Le nom de celui qui porte le support est ici plus important pour l'historien que les armoiries supportées par ce dernier, ne serait-ce que parce que porter les armes de son seigneur reste un honneur insigne et digne de sauvegarde historique, tel le *Vexilifer*, déjà présent dans la *Cronica Maiora* de Mathieu Paris<sup>78</sup>.

### 3.5. Historiographie et Iconographie : une association aveuglante ?

Dans ce cadre d'une œuvre où l'association de l'image et de l'écrit doit aboutir à une histoire complémentaire, l'œuvre de Pierre d'Orgemont s'est apparemment vue conceptualisée avec soin puisque les miniatures nombreuses du ms. fr. 2813 de la Bibliothèque nationale de France devaient illustrer complémentairement le texte du chambellan royal<sup>79</sup>.

Si une partie de son texte des *Grandes Chroniques de France* provenait de la chronique latine de Guillaume de Nangis, on pouvait tout de même y trouver une proportion importante de choses vues par le chambellan, par ses intimes ou ses collaborateurs et enfin, d'éléments historiques provenant de l'abbaye de Saint-Denis et des archives royales<sup>80</sup>.

Or, si l'on peut y retrouver cette conception imagee dans divers évènements marquants des règnes

de Jean II et Charles V (1338-1380), une première remarque peut être avancée sur l'absence d'images quant aux funérailles des deux monarques, contrairement aux sacres qui sont illustrés et qui remplacent le manque textuel, dont les descriptions, finalement assez courtes, n'offrent évidemment pas de description des supports héraldiques là où l'on s'attendrait à les voir<sup>81</sup>. Etant donné que le manque d'informations ne peut évidemment jouer dans cette situation, on est obligé d'attribuer ces lacunes à un choix délibéré du chroniqueur, ne possédant manifestement aucune appétence pour l'héraldique et ne se servant de celle-ci que pour mettre en relief le programme historiographique idéal des premiers Valois.

Dans un épisode largement médiatisé et commenté du manuscrit, la série de représentations en miniatures de la venue de l'empereur Charles IV auprès de son neveu Charles V de France en 1378, à Paris, on est immédiatement happé par la richesse de la miniature située au f° 473 v°, représentant l'un des points d'orgue de cette visite, à savoir le banquet où le roi, l'empereur, leurs fils et de hauts dignitaires ecclésiastiques sont présents et assistent à un tableau vivant spectaculaire retracant la prise de Jérusalem par les croisés de la première croisade<sup>82</sup>.

L'héraldique y est présente sur différents supports visuels, comme les tentures de l'arrière-plan, brodées d'azur aux fleurs de lis d'or et se situant derrière l'empereur, le roi et le fils de l'empereur, Venceslas, les cottes armoriées voire les boucliers de certains combattants jouant la scène, et enfin les bannières, au nombre de quatre et attachées au mât et aux hampes d'un navire, dans l'avant-plan.

Le texte édité nous décrit les combattants comme ayant :

*"leurs cotes d'armes, leurs escus et bannières des armes de Jérusalem, que Godefroy de Buillon portoit ; et jusques à douze estoient, comme dit est armez des armes des notables chevetaines, qui furent à la dite conquête de Jérusalem, avecques ledit Godefroy"*<sup>83</sup>.

Une première remarque consiste à pointer l'absence de description des tentures, ce qui représente déjà une perte pour le chercheur traquant les supports d'héraldiques. Encore est-il possible, voire probable, que ces tentures n'aient existé que dans l'œil de l'enlumineur, qui les auraient fait apparaître comme une astuce graphique lui permettant de mettre en superposition les trois principaux personnages de l'arrière-plan.

En ce qui concerne les combattants, le texte affirme que les figurants portent des cottes aux armes des principaux chefs de la croisade. Le problème que nous avons évoqué au début de notre enquête est que les principaux seigneurs ne possédaient pas de tenue présentant des armoiries complexes lors de la première croisade puisque les seuls indices que nous ont laissés les chroniqueurs du XII<sup>e</sup> siècle

<sup>75</sup> Hablot, "Entre pratique militaire et symbolique du pouvoir", 147.

<sup>76</sup> *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. Alphonse-Martial Chazaud (Paris : SHF, 1876), 174.

<sup>77</sup> *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, 33, 54, 57, 95, 101, 139, 153, 174, 201, 234, 287-289.

<sup>78</sup> Parisiensis, *Cronica Maiora*, t. 4, 301

<sup>79</sup> Cette pré-conception associée du texte et de l'image se retrouve même dans certains titres comme celui du chapitre relatif à la création de l'ordre de l'Etoile (1351) par le roi Jean II : "Comment la ville et le chastel de Guynes furent pris des Anglois par trahison le jour que le roy Jehan faisoit à Saint-Ouyn la feste de l'Estoille, la quelle feste cy après pourtraite et yimaginée". Cf. Paris, BnF, ms. fr. 2813, *Grandes Chroniques de France*, f° 393 v°.

<sup>80</sup> Isabelle Guyot-Bachy, "Les chroniques que a faittes nostre amé et feal chancellier", Pierre d'Orgemont et la *Chronique des règnes de Jean II et de Charles V* : essai de restitution", in *Revue historique*, 705 (2023), 3-59, ici 28-29.

<sup>81</sup> Pour les miniatures complétant le texte historique de d'Orgemont sur les sacres de Jean II et Charles V, cf. *Grandes Chroniques de France*, f°399 v°, f° 439 r°.

<sup>82</sup> Ressource consultable numériquement et en couleur sur le site de Gallica (ressource consultée le 23/06/2024) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84472995>.

<sup>83</sup> *Les Grandes Chroniques de France*, t. 2, 240.

ayant rapporté les événements de cette expédition ne font référence qu'à des éléments pré-héraldiques<sup>84</sup>. Même constat pour les bannières, qui sont correctement peintes pour 1378 mais parfaitement anachroniques pour le siège de Jérusalem de 1099. Il est enfin très peu vraisemblable qu'un navire du XII<sup>e</sup> siècle ait possédé autant de hampes à son bord s'il n'y avait que des voiles à porter.

Si cette adaptation du passé réalisée par le texte combiné à l'image peut paraître erronée pour l'histoire positive, altérant la réalité historique au profit du message politique du XIV<sup>e</sup> siècle, elle s'avère en revanche très intéressante pour saisir les mentalités médiévales et leur rapport aux représentations, y compris symboliques.

En effet, si la symbolique n'est pas fidèle à la réalité historique, il apparaît aux hommes du XIV<sup>e</sup> siècle naturel d'attribuer à Godefroy de Bouillon des armoiries faisant partie de leur actualité, comme si celles-ci avaient toujours existé. De plus, cette mise en scène en texte et image permet de distinguer les croisés et leur navire des guerriers musulmans, également habillés selon des préjugés occidentaux et surtout dépourvus d'armoiries reconnaissables, leurs écus étant monochromes, peut-être ce pourpre héraldique équivalent en termes de blason à un gris terne. Nous pourrions en outre étendre cette constatation aux tenues de sacre héraldique des rois de France dans les versions plus anciennes des *Grandes Chroniques*, comme le ms. fr. 2615 de la Bibliothèque nationale où le couronnement du père de Charlemagne, Pépin, est illustré d'une miniature présentant le roi franc avec une tenue d'hermine semé de fleurs de lis (f° 72 v°) qu'il n'a bien entendu jamais portée<sup>85</sup>.

#### 4. Eléments conclusifs

Ce petit tour d'horizon ne peut évidemment exploiter tout le potentiel des sources consultées. Il n'en demeure pas moins que quelques éléments conclusifs peuvent ponctuer ces diverses réflexions.

Tout d'abord, la perception et l'utilisation des supports à image héraldique connaissent au sein des chroniques médiévales une évolution singulière. D'abord objets identificatoires aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles puis "totems" lignagers et honorifiques à partir des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>, les supports de l'héraldique sont décrits comme des objets de plus en plus politiques, possédant dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire après deux cents ans d'existence, une valeur identitaire, autoritaire et légitimiste dont la force même est liée au rappel du passé.

Dans un deuxième temps, nous pouvons relever une variété extraordinaire de supports héraldiques décrits par les historiens, allant des poncifs militaires (bannière, pennons, cotte d'armes, targes, écu, bouclier, housse et selle du cheval, timbre) aux parures et objets civils (colliers, laisses pour chien, étoffes diverses pour chevaux ou oiseaux, linge, banderoles, bancs), en passant par les artefacts du pouvoir politique, juridique et économique (couronne, sceau,

monnaie). Tout aussi nombreux sont les divers matériaux utilisés comme le bois (sculpté ou non), le métal ou le textile.

Un troisième point de conclusion nous amène à reconnaître la proéminence dans nos relèvements des sources d'origine bourguignonne, ce qui s'explique néanmoins de par la tendance de la cour ducale au XV<sup>e</sup> siècle à continuer d'utiliser l'héraldique dans ses manifestations emblématiques et d'autre part, du fait de l'extraordinaire activité historiographique des courtisans entourant les ducs, rendant cette histoire quelque peu "aveuglante" eu égard à ses manifestations plastiques<sup>86</sup>.

L'image présentée fait la part belle aux supports de l'héraldique mais il ne faut néanmoins pas nous leurrer car ces éléments sont épars et subordonnés aussi bien à une époque de description (la chronique du XV<sup>e</sup> siècle est par exemple plus diserte sur les monnaies et les sceaux que celle du XIII<sup>e</sup> siècle) qu'au bon vouloir du chroniqueur lui-même, souvent déterminé par son rapport au signe et à ses supports.

Cela nous amène à un dernier point, la grande difficulté à donner un rôle, une place et surtout une réalité historique aux supports héraldiques tant la force coercitive du présent sur le passé est incontestable dans les représentations de la mentalité historique médiévale. Qu'il s'agisse de l'iconographie tardive et erronée, des manques d'information ou des descriptions inventées, l'auteur médiéval nous fait hériter d'une image dont l'authenticité est instable, ce qui, dans la recherche de la réalité des supports héraldiques au sein de la société médiévale, ne fait pas forcément du chroniqueur, source indispensable par ailleurs, le meilleur allié de l'historien sur ce terrain.

#### 5. Sources et bibliographie

##### Manuscrit consulté

Paris, BnF, ms. fr. 2813, *Grandes Chroniques de France*.  
Ressource consultable sur le site de Gallica:  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84472995>

##### Sources éditées

- Chartier, Jean. *Chronique de Charles VII, roi de France*, éd. Auguste Vallet de Viriville, 3 vols. Paris : P. Jannet, 1858.
- Chastel[Il]ain, Georges. *Chronique, les fragments du livre IV révélés par l'Additional Manuscript 54156 de la British Library*, éd. Jean-Claude Delclos. Genève: Slatkine, 1991.
- Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, éd. Joseph Alexandre Buchon. Paris : Panthéon Littéraire, 1838.
- Chronique de Jean de Venette*, éd. Colette Beaune. Paris : Livre de Poche, 2011.
- Chronique de Jean Le Bel*, éd. Jules Viard, Eugène Deprez, 2 vols. Paris : SHF, 1904-1905.

<sup>84</sup> *Supra*, n.5.

<sup>85</sup> Anne D. Hederman, *The Royal Image: illustrations of the Grandes Chroniques de France, 1274-1422* (Berkeley, Los Angeles, Oxford: University of California Press, 1991), 33.

<sup>86</sup> Jean Devaux, "L'historiographie bourguignonne, une historiographie aveuglante?", in *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel*; Actes du colloque international tenu à Paris les 9, 10 et 11 octobre 2007, éd. Werner Paravicini (dir.), Torsten Hiltmann, Frank Viltart (Ostfildern: Thorbecke, 2013) 63-82.

- Chronique de Jean Le Févre, seigneur de Saint-Remy*, éd. François Morand, 2 vols. Paris : SHF, 1876-1881.
- Chronique de Ramon Muntaner*, éd. Joseph Alexandre Charles Buchon, 2 vols. Paris : Verdière, 1827.
- Chronique des ducs de Brabant par Edmond de Dynter*, éd. Pierre François Xavier de Ram, 3 vols. Bruxelles: Académie royale de Belgique, 1854.
- Chronique des quatre premiers Valois*, éd. Siméon Luce. Paris : SHF, 1872.
- Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. Alphonse-Martial Chazaud. Paris : SHF, 1876.
- Chronique du Religieux de Saint-Denys*, éd. Louis Bellaguet, intro. Bernard Guenée, 3 vols. Paris : CTHS, 1994.
- Chronique normande de Pierre Cochon*, éd. Charles de Robillard de Beaurepaire. Rouen : SHN, 1870.
- Chroniques de Jean Froissart*, éd. Siméon Luce et alli, 11 vols. Paris : SHF, 1869-1899.
- Chroniques de l'histoire de la Belgique sous la domination des ducs de Bourgogne*, éd. Joseph Kervyn de Lettenhove. Bruxelles: Académie royale de Belgique, 1870.
- Chroniques de Louis XII par Jean d'Auton*, éd. René de Maulde la Clavière, 4 vols. Paris : Renouard, 1889-1895.
- Crónica del Rey Don Pedro IV, El Ceremonioso, por Del Punyalet*, éd. Antonio de Bofarull. Barcelone: Alberto Freixas, 1850.
- Cronica Milanese di Gianmarco Burigozzo merzaro dal 1500 al 1544*. Milan: La Libreria Ferrario, 1851.
- Deux chroniques de Rouen*, éd. Alexandre Héron. Rouen : Lestringant, Paris : Picard, 1900.
- Gesta Henrici Quinti, the Deeds of Henry the fifth*, éd. Frank Taylor, John S. Roskell. Oxford: Clarendon Press, 1975.
- Joinville, Jean de. *Vie de Saint-Louis*, éd. Jacques Monfrin. Paris : Classiques jaunes, 2019.
- Journal d'un Bourgeois de Paris, 1405-1449*, éd. Alexandre Tuetey. Paris : SHF, 1889.
- La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet en deux livres avec pièces justificatives : 1400-1444*, éd. Louis Douët-d'arcq, 6 vols. Paris: SHF, 1857-1862.
- Les Grandes Chroniques de France, Chronique des règnes de Jean II et de Charles V*, éd. Roland Delachenal, 4 vols. Paris : SHF, 1910-1920.
- Lydgate, John. "Henry VI's Triumphal Entry into London", in *Mummings and Entertainments*, éd. Claire Sponsler. Kalamazoo: Medieval Institute Publications, 2010. <https://d.lib.rochester.edu/teams/text/sponsler-lydgate-mummings-and-entertainments-henry-vi-triumphal-entry-into-london>
- Matthei Parisiensis, *Cronica Majora*, éd. Henri Richards Luard, 7 vols. Londres: Longman, 1872-1883.
- Mémoires de Pierre de Fénin (1407-1427)*, éd. Emilie Dupont. Paris : SHF, 1837.
- Mémoires d'Olivier de la Marche, maître d'hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire*, éd. Henri Beaune, Jules d'Arbaumont, 4 vols. Paris : SHF, 1883-1886.
- Œuvres de Georges Chastellain*, éd. Joseph Kervyn de Lettenhove, 8 vols. Bruxelles: Heussner, 1863-1866.
- Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton*, 2 vols. Paris : SHF, 1832-1835.
- Recueil des Chroniques de Flandres*, éd. Joseph-Jean de Smedt, 4 vols. Bruxelles: Académie royale d'Histoire, 1837-1865.
- Roye, Jean de. *Chronique scandaleuse, Journal d'un Parisien du temps de Louis XI*, éd. Joël Blanchard. Paris : Agora, 2015.
- The Chronicle of Adam Usk, 1377-1421*, éd. Chris Given-Wilson. Oxford: Oxford University Press, 1997.

## Bibliographie

- Bloch, Marc. *La Société féodale*. Paris : Albin Michel, 1973 (1939).
- Bouchet, Florence. "Rhétorique de l'Héraldique dans le roman arthurien tardif, le *Méliador de Froissart* et le *Livre de Cuer d'Amours espris de René d'Anjou*". In *Romania*, 116 (1998), 239-255. <https://doi.org/10.3406/roma.1998.1462>
- Caroff, Fanny. "Différencier, caractériser, avertir : les armoiries imaginaires attribuées au monde musulman". In *Médiévales*, 38 (2000), 137-147. <https://doi.org/10.3406/medi.2000.1483>
- Chartier, Roger. *Au bord de la falaise, l'histoire entre certitude et inquiétude*. Paris, Albin Michel, 1998.
- Chronicles of the Age of Chivalry, The Plantagenêt Dynasty from the Magna Carta to the Black Death*, Elizabeth Hallam (dir.), Hugh Trevor-Roper. New York, Avenel (New Jersey): 1995.
- De Grieck, Pieter-Jan. "L'image de la ville et l'identité monastique dans l'œuvre de Gilles le Misuis (1272-1353)", In *Medieval Narrative Sources, A Gateway into the Medieval Mind*, éd. Werner Verbeke, Ludo Milis, Jean Goossens, 139-162. Louvain: Leuven University Press, 2005.
- Devaux, Jean. "L'historiographie bourguignonne, une historiographie aveuglante ?", In *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel; Actes du colloque international tenu à Paris les 9, 10 et 11 octobre 2007*, éd. Werner Paravicini (dir.), Torsten Hiltmann, Frank Viltart, 63-82. Ostfildern: Thorbecke, 2013.
- Deville, Achille. *Tombeaux de la cathédrale de Rouen*. Rouen : Nicetas Periaux, 1833. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k73660n.pdf>
- Ellena, Olivier. "Temps, représentation, Identité : l'image de la guerre dans les Chroniques de Jean Froissart (ms. fr. 2643 à 2646 de la B.N.F., Paris)", In *The Medieval Chronicle II, Proceedings of the 2nd International Conference of the Medieval Chronicle, Driebergen/Utrecht, 16-21 juillet 1999*, éd. Erik Kooper. 78-89. Amsterdam, New York: Rodopi B. V., 2002.
- Galicia, Heráldica, Genealógica y Nobiliaria*, t. LIV, *Baja Edad Media*, éd. María Del Mar Perez Negreira. La Corogne: Hecules de Ediciones, 2008.
- Gaude-Ferragu, Muriel. *D'or et de cendres, la mort et les funérailles des princes dans le royaume de France, au bas Moyen Âge*. Villeneuve d'Ascq : PUS, 2005.
- Guenée, Bernard. "Histoire", In *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, éd. Jacques Le Goff, Jean-Claude Schmitt, 483-496. Paris : Fayard, 1999.
- Guenée, Bernard. "Documents insérés et documents abrégés dans la Chronique du religieux de Saint-Denis", In *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 152 (1994), 375-428. <https://doi.org/10.3406/bec.1994.450736>

- Guyot-Bachy, Isabelle. "Les chroniques que a faittes nostre amé et feal chancellier", Pierre d'Orgemont et la *Chronique des règnes de Jean II et de Charles V: essai de restitution*", In *Revue historique*, 705 (2023), 3-59.
- Hablot, Laurent. "Entre pratique militaire et symbolique du pouvoir, l'écu armorié au XII<sup>e</sup> siècle", In *Estudos de Heráldica Medieval*, éd. Miguel Metelo de Seixas, María de Lurdes Rosa, 143-166. Lisbonne: IEM-CLEGH, 2012.
- Hablot, Laurent. "Héraldique", In *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, éd. Florian Mazel, 763-770. Paris : Seuil, 2021.
- Hablot, Laurent. *Manuel de héraldique emblématique médiévale*. Tours : PUFR, 2019.
- Hablot, Laurent. "Revêtir l'armoire, les vêtements héraldiques au Moyen Âge, mythes et réalités", In *Espacio, Tiempo y Forma*, 6 (2018), 55-88. <http://dx.doi.org/10.5944/etfvii.6.2018.22975>
- Hablot, Laurent. "Sous les fleurs de lis, l'utilisation des armoiries royales comme outil de gouvernement de Philippe Auguste aux derniers capétiens directs", In *Convaincre et persuader, communication et propagande aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, éd. Martin Aurell, 615-648. Poitiers : CESCM, 2007.
- Hablot, Laurent. "Ubi armae ibi princeps", Medieval Emblematics as the Real Presence of the Prince ", In *Absentee Authority across Medieval Europe*, éd. Frédérique Lachaud, Michael A. Penman, 37-55. Londres: Brills, 2017.
- Hederman, Anne D., *The Royal Image: illustrations of the Grandes Chroniques de France, 1274-1422*. Berkeley, Los Angeles, Oxford: University of California Press, 1991.
- Heraldry in Medieval and Early Modern State Rooms*, éd. Torsten Hiltmann, Miguel Metelo de Seixas. Ostfildern: Thorbecke, 2020.
- Hiltmann, Torsten. "L'héraldique dans l'espace domestique, perspectives historiques sur les armoiries et le décor héraldique dans l'espace profane (espace germanique, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)", In *Le Moyen Age*, CXIII (2017), 527-570. <https://doi.org/10.3917/rma.233.0527>
- Jones, Robert W. *Blooded Banners, Martial Display on the Medieval Battlefield*. Woodbridge: The Boydell Press, 2010.
- Lecuppre-Desjardin, Élodie. *La ville des cérémonies, essai sur la communication symbolique dans les anciens Pays-Bas bourguignons*. Turnhout: Brepols, 2004.
- Lewis, Suzanne. *The Art of Matthews Paris in the Cronica Majora*. Berkeley, Los Angeles, Londres: University of California Press, 1987.
- Nieus, Jean-François. "L'invention des armoiries en contexte. Haute aristocratie, identités familiales et culture chevaleresque entre France et Angleterre. 1100-1160". In *Journal des savants* (2017), 93-155. <https://doi.org/10.3406/jds.2017.6387>
- Pastoureau, Michel. *Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*. Paris : Seuil, 2004.
- Tomasi, Michele. *Ecrire l'art en France au temps de Charles V et Charles VI (1360-1420), le témoignage des chroniqueurs*. Turnhout: Brepols, 2022.
- Vaughan, Richard. *Matthew Paris*. Cambridge: Cambridge University Press, 1979.

